

Biogenesis – Metamkine (1973)

Mila's Journey Inspired By A Dream – Lovely Music (1984)

Trilogie de la mort – XI (1994)

L'Île re-sonante – Schiïin (2000)

Dans *L'Œuvre ouverte*, Umberto Eco remarquait comment, face à une pièce musicale, chacun exerce sa sensibilité en fonction de sa culture, de ses tendances, de ses préjugés, et combien cela oriente la perception dans une perspective propre à chacun. Chez Éliane Radigue, l'objet du travail incarne précisément ce qui se passe en nous. Autrement dit, elle se consacre – sans avoir cependant théorisé quoi que ce soit – à l'ouverture de l'être à la vie, de façon naturelle et complexe à la fois. Depuis son studio parisien, cette indépendante farouche a toujours travaillé à l'écart des modes, inventant une musique hypnotique et propice à la méditation, qui se révèle comme un miroir tendu à notre voix intérieure. Avec elle, écouter s'avère être comme d'apprendre à vivre.

De cette compositrice, l'on sait qu'elle fut proche des Nouveaux Réalistes – un groupe de plasticiens d'avant-garde dans les années soixante – et qu'elle étudia l'électroacoustique en compagnie de Pierre Schaeffer et Pierre Henry. En matière d'influences, à cette époque, la musique classique surtout l'intéressait, et notamment les moments calmes où, en passant d'une tonalité à une autre, l'on flotte dans l'incertitude – sensation qu'elle comprit mieux au cours de ses séjours réguliers aux États-Unis, en découvrant l'œuvre de La Monte Young.

À ses débuts, elle réalisa essentiellement des environnements basés sur la désynchronisation progressive de bandes de durées différentes.

Comme matière première, elle se servait encore alors de larsens, du feedback entre les micros et les hauts parleurs, de sons extrêmes – souvent très aiguës, donc – mais aussi d’ultrasons, qu’elle finira par trouver nocifs avant de leur préférer les fréquences graves.

Le premier synthétiseur auquel elle eut accès fut un Buchla installé par Morton Subotnik dans son studio new-yorkais. Dessus, elle découvrit comment contrôler les paramètres constitutifs du son. Dès lors, fascinée par la puissance expressive de la lutherie électronique, elle se passionna pour le modèle ARP, dont elle évita les facilités – comme d’en jouer à partir d’un clavier – quitte à devenir une virtuose des potentiomètres. Avec cet instrument, elle développa une relation quasiment osmotique – pour ne pas dire affective – qui

l'aida dans le développement de son style si particulier, généré par de subtiles modulations d'amplitudes, et parfois d'anneaux. Après qu'elle s'y soit habituée, Éliane Radigue ne jura plus que par l'analogique – même si le numérique l'avait, un temps, passionnée – car il offrait des affects puissants, comme le souffle, qu'elle intégrait au même titre que les autres éléments sonores, et non pas comme un parasite, allant même jusqu'à l'amplifier.

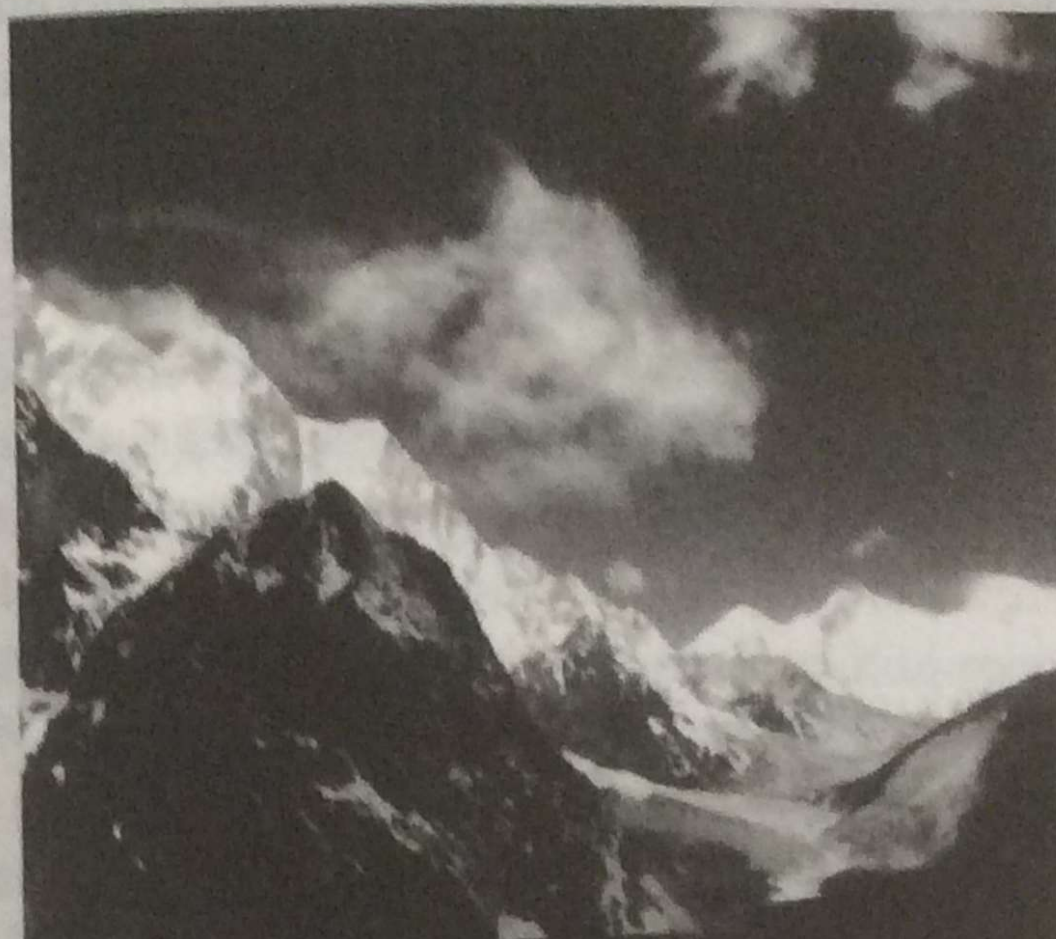
Dans le processus de composition, plus qu'à quoi que ce soit d'autre, Éliane Radigue se révèle attentive au sens des sons, à leur histoire, à ce qu'ils racontent et non l'inverse. Pour simplifier, disons qu'elle ne force jamais le son à illustrer ce qu'elle imaginerait, au contraire. Pour preuve, dans *L'Île re-sonante*, un de ses opus phonographiques, elle laisse évoluer les sons jusqu'à ce que naissent de leur trame des mélodies, un chœur d'opéra avec soliste, voire des accords d'orgue d'église, ce que raconte très bien Daniel Caux dans les notes de pochette. L'impression est saisissante et en accord avec l'image visuelle qu'inspire le titre, celle de l'émergence d'une île des eaux d'un lac dans lequel elle se reflète. Force est de constater que chez aucun autre compositeur les sons ne semblent aussi évidemment vivants.

Comment procède-t-elle ? Sa méthode, en schématisant, se base sur des superpositions de cycles et sur leur mixage savamment dosé : les sons glissent les uns sur les autres et n'accrochent jamais, sauf accident, en général conservé. Pourtant, sa musique n'a rien d'*ambient*, en ce sens que son déroulement, au-delà d'une apparente linéarité, creuse des événements sonores remarquables, surgissant et s'installant progressivement, avec un naturel désarmant, au point qu'au bout d'un moment les sons qu'elle laisse aller – et dont l'incidence physique est indéniable – entrent en résonance avec les rythmes corporels.

On a dit qu'elle apprécie La Monte Young, chez qui elle perçoit l'écho des mouvements lents des œuvres classiques qu'elle aime. Il

en est de même avec les harmoniques des voix des moines de Gyütö. D'ailleurs, l'expérience la plus importante de sa vie a été l'étude du bouddhisme à partir de 1975. Pendant ses années d'apprentissage, elle cessa même de faire de la musique – sauf de façon abstraite, dans sa tête – tant cela lui semblait futile. Mais quand elle envisagea d'abandonner définitivement, son maître l'en dissuada. Finalement, l'expérience fut bénéfique, puisqu'elle apprit à aiguïser son écoute, ce dont témoigne surtout *Trilogie de la mort*, une composition étalée sur huit ans à partir de 1985, et réalisée d'après le Bardo Thodöl (*Le Livre des Morts* tibétain) traitant de la transmigration des âmes. À partir de cette pièce marquée par la disparition de son fils et de son maître, mais aussi dès celle qu'elle consacra à l'ascète Milapera (*Mila's Journey Inspired By A Dream* avec le Lama Kunga Rinpoche et Robert Ashley), sa musique devint lumière. Quelque part entre la mort et la renaissance.

Principalement, Éliane Radigue travaille en solitaire, même si elle a collaboré avec Pauline Oliveros, Michèle Bokanowski, Kasper T. Toeplitz et les Lappetites, un quatuor dont elle fait partie aux côtés de Ryoko Kuwajima, Antye Greie et Kaffe Matthews. Ce qu'elle a toujours cherché correspondrait à une forme d'éveil aux antipodes de ce que proposent certaines musiques électroniques de l'ordre de la transe et de la dépendance. Quand on dit à propos de sa musique qu'elle est minimale, hypnotique et méditative, on touche certes quelque chose d'important, mais il vaudrait mieux considérer qu'elle s'accorde au « rêve éveillé », tant elle s'accommode parfaitement d'un état de somnolence, étant entendu que l'endormissement physique n'est en aucun cas celui de l'écoute. Sa musique – profane bien que puisant son inspiration dans le sacré – tient de la pratique spirituelle. D'ailleurs, au cours du processus compositionnel, Éliane Radigue sculpte le sonore comme s'il s'agissait d'une offrande. En contrepartie, pour bien l'apprécier, son œuvre réclame l'abandon sans partage de l'auditeur. Des mutations magiques s'opèrent alors : les frontières entre la vie et la mort semblent abolies, tandis que des espaces infinis s'ouvrent, procurant une sensation d'éternité.



ELLANE RADIGUE
MILAN'S JOURNEY INSPIRED BY A DREAM

Lama Kunga Rinpoche, Tibetan singing | Robert Ashley, English singing